

Un poète est mort. Que sa parole vive !

Serge Wellens s'en est allé. Il était poète. Sa fierté ? Être célèbre chez les fourmis. Ce qui n'est pas rien, au temps des fausses gloires. Il disait que la solitude est une hérésie. Aussi chacun de ses lecteurs devenait-il illico presto un de ses amis – même de loin. Il marchait dans la vie guidé par des chiens d'aveugle étranges et familiers – les mots. Il savait que vivre est une fête lorsqu'on avance vers l'inconnu avec l'amour, le rire et la confiance. L'homme, disait-il, porte une « défroque infiniment mortelle », celle-là même qui vous fait traverser la beauté de l'ici et vous propulse un jour dans les fenêtres d'en-haut – sont-ce des lucarnes ? Il se méfiait des métaphores et préférait la compagnie des arbres et des humbles à celle des allégories et des raisonneurs. La poésie de Serge était obstinément *précaire*, si l'on veut bien entendre ce qui *prie* dans ce mot. Malgré les mauvaises nouvelles en provenance du monde et leur lot quotidien de désespérance, qu'il appelait les « poubelles débordantes de l'aube », il redisait sa foi d'un accent singulier, charnel autant que spirituel :

« Père je crois en toi...
comme en cet arbre
que tu as créé à ton image
tout rugueux d'écorce qu'il est
et lisse et lumineux de feuilles
et qui prend forme de croix
et fait de mes yeux des oiseaux ».

La poésie de Serge Wellens dégonfle d'un trait les vanités dont nous nous habillons. Elle nous adresse dans un salut fraternel une amitié qui nous dénude : « Celui qui ne ressemble à personne donne le bonjour à ceux qui ne ressemblent à rien ». Et s'il lui arrivait d'oublier qu'il perdait la mémoire, tous ceux qui un jour ont ouvert ou entrouvriront ses livres n'oublieront plus cette invitation murmurée à la recollection des forces les plus vives de leur être. Comme tous les amoureux de la vie, il avait écrit son épitaphe pour mieux nous aider à voir le battement et l'éclat du vivant jusque dans ce qui, dans les erreurs d'optique façonnées par nos peurs, paraît sa négation :

« Á présent
j'entre dans ma nuit
non plus par l'ombre stérile
du figuier que l'Ombre efface
mais par les yeux grands ouverts
de mon frère le hibou »

Serge Wellens (1927-2010) : *J'écris pour te donner de mes nouvelles* (Cahiers de Rochefort, 1952), *Les Mots sont des chiens d'aveugle* (Folle Avoine, 1997), *Il m'arrive d'oublier que je perds la mémoire* (Folle Avoine, 2006). Sur son œuvre : François Huglo, *Serge Wellens*, Éditions des Vanneaux, 2008.

Emmanuel Godo.